

Le bureau de placement

Autor(en): **J.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 48 [i.e. 49]

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce galant semblait lui dire de son regard tendre et suppliant : « Vous êtes trop charmante pour partager le sort de cet original. » — Amélie venait de laisser échapper un soupir.

M. B. comprit ce qui se passait. Il s'approcha de la fenêtre comme pour interroger le temps.

— Il fait bien beau, lui dit Amélie.

— Oui, toujours le sec, répondit-il.

Au même instant, un des invités s'approchant de B., lui dit tout bas : « Crois-moi, va changer de chapeau. »

Cette fois sa colère était à son comble. — Messieurs et Mesdames, fit-il, je ne veux pas que mon chapeau vous offusque plus longtemps. Je suis votre serviteur.

Puis, se tournant vers la jeune modiste : « Une autre sera peut-être moins dédaigneuse, Mademoiselle, et le trouvera plus à son goût. J'ai l'honneur de vous saluer.

Il sortit, ferma la porte bruyamment, mit en passant une pièce d'or dans la main du cocher qui le conduisit à la gare.

On n'avait plus entendu parler de lui, lorsque, l'autre jour, Amélie reçut la lettre suivante, datée de Genève :

« Ma chère Amélie,

« Oubliez un moment d'erreur, oubliez les fâcheuses conséquences d'un acte de promptitude. Vous aviez raison, mon chapeau était détestable ; jamais vous ne le reverrez sur ma tête et désormais ma toilette et mon cœur seront selon vos désirs. Je vous aime toujours davantage, et si vous le voulez encore.... »

Amélie n'acheva pas la lecture. Elle tourna rapidement la feuille et traça d'une main légère au dos de la lettre qu'elle fit jeter immédiatement à la poste, cette simple réponse.

« Monsieur,

» Je vous remercie. J'ai dans ce moment, sur ma table à ouvrage, un chapeau de la forme la plus élégante ; sur ce chapeau de jolis gants glacés, et, à mes pieds, leur aimable et charmant possesseur. »

Voilà donc comment un malheureux chapeau peut changer deux destinées !

Et nous connaissons bien des maris qui, six mois après leur mariage, auraient pu s'écrier : « Oh ! que n'avais-je mis le chapeau de M. B. ! »

L. M.

Le bureau de placement.

Bern 11 Juin.

Monsieur,

Je vous expédie par le chemin de fer la jeune fille que vous m'avez demandée. Il se nomme Maria Wohlgerruch ; ses parents sont des gens aisés d'Unter Signau. Il a reçu une bonne éducation et des principes moraux et sait faire la cuisine.

Veillez, Monsieur, m'honorer de cinq francs pour le

courtage. Je me recommande à vous pour une autre fois.

Agréez mes respectueuses civilités.

Jacob Glaser,
Juden Gass, 12.

Après avoir lu cette gracieuse épître, votre serviteur s'empressa d'envoyer les espèces, tout heureux du trésor dont on lui annonçait l'arrivée.

Maria Wolgeruch, (en français, Marie Parfum) quel délicieux nom de jeune fille ! Déjà mon imagination était en train ; elle se créait des images charmantes qui surpassaient en transparence les vierges de Cornelius.

Elle a de l'éducation ! Sans doute elle lit les œuvres de Goethe, de Schiller, et de tous les génies germaniques. Joignez à cela un talent réel pour la cuisine ; Maria Wolgeruch était la perfection du genre.

Une réflexion vint me contrarier. La lettre de Jacob Glaser ne serait-elle point une épitaphe comme celle dont parle M. Töpfer, et l'honorable industriel de Juden Gasse aurait-il peut-être admis le principe que le pavillon couvre la marchandise ?

J'attendais impatiemment l'arrivée de Maria ; enfin je la contemplai. O stupéfaction ! c'était un squelette surmonté d'un bonnet crasseux d'où s'échappaient des mèches impossibles. Ses cheveux, de couleur indécise, flottant entre le blond et le rouge, encadraient une mine osseuse. Les yeux petits et enfoncés, des narines démesurément ouvertes, une bouche immense. Quant au parfum, elle me sembla exhaler les miasmes alcooliques de l'eau-de-vie bernoise.

— Est-ce vous que M. Glaser envoie chez moi ? lui demandai-je en allemand.

— Io.

— Etes-vous fatiguée du voyage ?

— Nai.

Je la conduisis à la cuisine et la mis au fait du service. A chaque explication, elle répondait comme la poupée d'Hoffmann, par un ach sortant des profondeurs du diaphragme.

Elle se mit à la besogne. Je commençais à trouver que M. Jacob Glaser n'était pas difficile.

Au bout d'un instant mon oreille fut frappée de modulations étranges. Sans doute, pensais-je, elle chante quelque ballade de Goethe, peut-être « Qui chevauche si tard par la nuit et le vent ? »

J'entrouvris ma porte : la malheureuse *jodelait*, de manière à troubler tout le quartier.

— Taisez-vous, Maria !

— Ach.

Décidément M. Glaser n'était pas littéraire.

Une abominable sauce m'édifia complètement sur les talents culinaires de Maria Wolgeruch. En revanche, elle jouissait d'un excellent appétit, et je la surpris buvant à même d'un flacon de kirch, liqueur essentiellement bernoise et conservatrice.

En fait de qualités elle ne pouvait plus avoir que de la vertu.

Un prétendu cousin la visita deux heures après son arrivée, et ma dernière illusion s'évanouit.

Le soir, je donnai son congé à Maria Wolgeruch, maudissant les Bernoises en général, et en particulier M. Glaser, Juden Gass, 42, au bureau de placement pour les domestiques.

J. B.

Les coups de vent.

Mercredi, 26 du courant, nous avons eu un vent, je dirais un ouragan assez respectable. Était-il prédit par le télégraphe ou par Matthieu de la Drôme, je ne saurais vous le dire.

Le vent, on ne saurait le nier, joue un grand rôle à notre époque, où, comme toujours, tout n'est que vanité. Pour bien diriger son vaisseau on ne saurait trop étudier d'où le vent souffle, et surtout quelle espèce de vent. Quelquefois, le matin, vers les chancelleries, les sonnettes sont toutes en branle, les huissiers courent effarés, les divinités qui régissent le pays ont l'air soucieux, les plantons s'élancent les uns après les autres, porteurs de plis plus ou moins gros. Les Matthieu de la Drôme de l'endroit mettent mystérieusement le doigt sur la bouche, et soufflent tout bas : « le ciel est noir au-dessus de nos têtes. » Le mot se répète bien plus vite que ne saurait marcher le télégraphe. M. le banquier X... prend aussitôt son air sentencieux : « Les temps sont durs ! dit-il au paysan qui vient emprunter, les capitaux sont rares, très-rares même, l'intérêt est à un taux très-élevé. » Qu'était-ce donc ? Ces plis étaient... une invitation pressante à MM. les Messieurs, de se rendre le soir à 8 heures à un banquet offert à M. (telle illustration qu'il vous plaira) à l'hôtel de (tel hôtel en renom que vous voudrez).

Les raisins ont gelé dans les cantons de Thurgovie et de Zurich (d'après telle gazette que vous voudrez). A l'instant la sonnette s'agite. Le valet entre. Dites à M. mon intendant de ne pas céder une goutte de vin au-dessous de... — Plus bas, même journal : les récoltes de vin en France et en Belgique sont telles que les tonneaux n'y suffisent pas. — Ah diable, il faut vendre avant la baisse ! et la sonnette, et le valet, comme ci-dessus. Passons aux vents de la bourse. Alexandre va à Lyon. Il va à Lyon ! il se rend à Nice ! Entente cordiale ! Hausse sur toute la ligne ! Sonnette, comme ci-dessus. Ordre : Achetez ! — Napoléon a causé cinq minutes avec M. un tel ! Ciel, terre, mer et poissons ! je suis perdu ! C'est la guerre inévitable, la guerre à extermination ! Sonnette comme ci-dessus.

Bah ! le vent a fini de souffler, les nuages se déchirent, le soleil présente sa face d'un air paternel et qui veut dire bien évidemment : « chers amis, vous êtes bien bêtes ! Voici au moins vingt ans que jour par jour, vous vous fouettez le sang, vous vous remuez la bile

365 fois par année ordinaire, 366 fois si l'année est bissextile, et quoique chaque jour démente vos prédictions... je crois en vérité que c'est un besoin d'émotions de votre part. Nos anciens avaient plus d'esprit et plus d'argent, ils se ménageaient deux ou trois bons procès pour charmer leurs loisirs en hiver. »

Le vent passe, le soleil reparait, et le vieil univers roule toujours dans sa même ornière.

J. Z.

Le livre des voyageurs.

Chacun sait que les maîtres d'hôtel sont tenus d'avoir un livre pour l'inscription des voyageurs. Quelques-uns tiennent leur livre avec une exactitude irréprochable et peuvent toujours remettre à la police ou aux rédacteurs des journaux une liste complète des personnes qui ont logé dans leur hôtel ; bon nombre ne font inscrire les voyageurs que très irrégulièrement ou même pas du tout ; mais ce n'est pas de ce fait, assez peu intéressant d'ailleurs, que nous voulons vous entretenir.

Dans les endroits fréquentés par les touristes, dans quelques localités du Valais et des Grisons, entr'autres, que nous avons visitées, le livre des voyageurs est une affaire importante. On ne se contente pas d'y inscrire son nom, on y ajoute, pour complaire au maître ou à la maîtresse de la maison, qu'on a été satisfait ou même très-satisfait du service, et l'on recommande l'hôtel aux futurs voyageurs. Nous avons lu plusieurs de ces recommandations, lesquelles sont généralement méritées ; car le maître d'hôtel a soin de ses hôtes ; et puis son livre est pour lui une source de secrète satisfaction ; il a du plaisir et il met une certaine ostentation à vous le montrer, surtout aux *bonnes places*.

Parcourez ce livre, vous y trouverez toute sorte de choses, dont une seule suffit quelquefois pour caractériser un individu. L'un ne parle que des bons morceaux qu'il a mangés, un autre des beaux sites qu'il a vus, et qu'il conseille aux voyageurs de visiter ; un troisième étale ses titres avec une certaine ostentation ; il est *avocat, conseiller* à la cour de cassation, etc., etc. Un quatrième signe, N. N. de Nantes, *membre de la société protectrice des animaux*, ce qui prouve que l'amour des titres ne va pas en diminuant ; nous pourrions saisir cette occasion pour dire quelques mots du ridicule emploi des titres d'officiers ou sous-officiers dont on fait chez nous un si fréquent usage dans les relations ordinaires de la vie, mais il nous semble qu'il y aurait assez de quoi en faire un petit article, c'est pourquoi nous laissons la position intacte.

Nos remerciements au maître d'hôtel de Münster, pour l'excellent service de sa maison et pour les jolies choses que nous avons lues dans son livre.

S. B.